LES PLAISANTERIES

de Nasr-Eddin Hodja (édition non complète)

1° le peuple ;

2° les souverains et les princes ;

3° sa femme ;

4° les enfants ;

5° les etudiants et ecoliers ;

6° les juges ;

7 son âne et

8° son boeuf.

I. — Un auditoire interloque.

Hodja Nasr-Eddin Effendi monte un jour en chaire, pour prêcher : — O mu¬ sulmans ! dit-il, connaissez-vous le sujet dont j'ai a vous entretenir ? — Nous l’ignorons, repondit-on de l’auditoire. — Comment vous developperais-je, s’ecrie le Hodja, un sujet que vous ignorez ? Une autre fois, il monte de nouveauen chaire et dit : — O croyants! savez-vous ce que j’ai a vous dire? — Nous le savons, s'e-crie-t-on. — Que vous dirai-je alors que vous ne sachiez, fit le Hodja en des¬ cendant de la chaire. L'assemblee reste surprise de son départ. Quelqu'un pro¬ pose alors que, s'il revenait, les uns ré¬

pondraient : nous le savons, les autres :

nous l’ignorons. Cette opinion prévalut.

Une autre fois encore le Hodja parait

et, comme précédemment, s'ecrie : —

O mes freres ! savez-vous ce que j’ai a vous dire? — Parmi nous, lui dit-on, les

uns le savent, les autres l’ignorent. —

Eh bien, répliqué le Hodja, que ceux qui en sont instruits l'apprennent aux autres.

II. — Motif singulier d’actions de grâces.

O musulmans ! s'écriait un jour Nasr-Eddin Hodja , adressez de nombreuses actions de grâces a Dieu Très-Haut pour n'avoir point donne d’ailes au chameau, car il serait alors descendu sur nos mai¬ sons et dans nos jardins, ou bien serait tombe sur nos tetes !

III. — Pourquoi deux climats se ressemblent.

Le Hodja monte un jour en chaire dans certaine ville: — O musulmans ! dit-il, le climat de votre ville etcelui de la mienne sont en tout semblables ! — Comment cela, Hodja ? dit-on de l'assemblee. —

C’est clair, répliqué le Hodja, j’ai compte, dans mon pays, combien l’on voyait d’e-toiles ; il y en a tout autant ici.

IV. — Moyen d’ameliorer une voix défectueuse.

Le Hodja fut un jour au bain ; il n’y trouve pas une ame, s’y ennuie et se met a chanter ; sa voix lui parut belle dans ce lieu étroit. Pourquoi cette belle voix ne ferait-elle pas au public autant de plaisir qu'a moi, se dit-il, et, sans plus tarder, il sort du bain et monte directe¬ ment au minaret. Il y monte de meme a plusieurs reprises. Une fois qu'il com-meni;ait a appeler pour le temdjid (prière d'avant l'aurore), certain passant, se ren¬

versant pour regarder en l’air, s'ecrie :

— Quoi! c'est done cet ignorant qui ap¬ pelle toujours le peuple mal a propos au temdjid avec cette voix insupportable ! — Croyants ! fit le Hodja en se penchant vers la terre, n'y aura-t-il done pas un homme bien intentionné pour bâtir un bain ici et transformer cette voix dont on se plaint!

V. — Le songeur déçu.

Une nuit, le Hodja voit en songe qu'on lui donnait neuf aspres. (Ilfaut actuel¬ lement six aspres pour valoir un cen¬ time.) — C'est dix, dit-il.

— Les dix offerts, il en demande dix-neuf', seveille pendant la conversation, et s'aperçoit qu'il n'a rien ; il ferme alors les yeux de nouveau et dit : — Eh bien soit, l’ami, donne-m’en neuf.

VI. — Un mort en promenade.

Le Hodja cheminait un jour dans un lieu desert ; il voit venir, en sens contrai¬ re, quelques cavaliers. Peut-etre etait-ce des voleurs. Un tombeau était proche, il se hâte de se dépouiller de ses vetements, et pénétré dans la cavité dumausolee. Les cavaliers l'aperçoivent en cet instant et s'approchent : — He, l’ami, s'ecrient-ils,

pourquoi entres-tu la ? — A ces mots, le Hodja, ne sachant trop que dire, répli¬ qué : — Ce tombeau est le mien, j’en étais sorti un moment seulement pour prendre l'air.

VIL — Les effets d’un coup de vent.

Le Hodja s'introduit certain jour dans un jardin. Il cache soit dans son sac, soil dans son sein, les carottes, les navets et tout ce qui lui tombe sous la main. Le jardinier rentre alors et le surprend. — Que cherches-tu la? dit-il. — Aces mots, le Hodja, trouble, ne sut repondre autre chose, sinon qu'un grand vent s'etait eleve et l'avait jete la. — Mais, dit le jardinier, qui a arrache tout ceci? — Si le vent, fît

Hodja, a ete assez violent pour que j'aie ete transported parson fait, du dehors jus¬ qu’ici, il a bien pu aussi arracher vos lé¬ gumes. — Alors, dit le jardinier, qui a, d’apres toi, mis tout cela dans le sac ? — C'est justement a quoi je pensais quand tu es arrive, fit le Hodja.

VIII. — Les crepes battues.

Une fois, le Hodja, se trouvant a Ko- niah, entre dans la boutique d'un marchand de helvas crepes defa- rine roussie et de miel). Aussitôt il recite la formule : au nomde Dieu,et commence a manger du helva. — He, l’ami ! que fais-tu done la? s'ecrie le marchand. Et il se met a battre le Hodja. — Que le helva

est bon dans cette ville de Koniah ! disait celui-ci ; battez-le, battez-le, mon ami, il n’en sera que meilleur.

IX. — Le comput du pot.

Pendant le mois de Ramadan, il vint une idee au Hodja. C'e-

tait, pour pouvoir suivre le jeune impose

aux rideles durant ce mois, de se procurer

un vase ou il mettrait chaque jour un

grain de sable. Par aventure, sa petite

fdle vint a jeter une poignee de pierres

dans le pot. Peu apres, on demande au

Hodja a quel quantieme du mois on en

était. — Attendez un instant, dit-il, que

je regarde. — Il rentre chez lui, renverse

le pot, compte les pierres, et en trouve

cent vingt. Si j’indique un pareil total,

pense-t-il, on me traitera d-’insense. —

C'est aujourd’hui, repond-il aux ques¬

tionneurs, le quarante cinq. — Comment,

Hodja, mais il n'y a, dans un mois com¬
plet, que trente jours, et tu nous paries de
quarante-cinq ? — Ce n’est pas a la lé¬
gère que je vous ai répondu, dit-il ; si
vous vous arrêtiez au comput du pot,
nous serions au cent vingt-cinq du mois.

X. — Où sont les lunes passées.

Des deux lunes, la nouvelle et la pre¬
cedente, que devient celle qui a passe son
dernier quartier?demandait-onau Hodja.
— On la brise pour en faire des étoiles,
Tepond celui-ci.

XI. — Un chameau orgueilleux.

Une ibis, le Hodja se résolut a partir avec une caravane qui sortait de la ville ; précisément il possédait un chameau. — Pourquoi irais-je a pied, se dit-il ; ce sera plus agréable pour moi de monter sur cet animal. Il s'y place done. Peu apres, pendant qu'il suivait la caravane, le cha¬ meau a peur, renverse violemment le Hodja et marche dessus. Celui-ci pousse un cri, les gens de la caravane le secou-

rent, il reprend ses esprits un moment apres et secrie : — Avez-vous vu, musul¬ mans, quelles sottises et quelles méchan¬ cetés cet ingrat chameau m’a faites ; farce que je suis monte sur lui, il a votilu

en user de meme envers moi ; saisissez-vous de ce traitre, je vous prie, que je l’e-gorge.

XII. — Marche avantageux.

Un jour, il avait acheté des ceufs a rai¬son de neuf pour un aspre et allait les vendre, dans un autre endroit, a un aspre la dizaine. — Pourquoi, lui demanda-t-on, en donnes-tu dix pour le prix auquel tu en achetés neuf? — Mes amis, dit-il, mon avantage est qu’on voie marcher le commerce.

XIII. — Responsabilité ddclinee.

Certain jour, le Hodja, vêtu de court, se rend a la mosquee et, en priant, se met le front contre terre. Un homme, place derrière lui, aperçoit sa bourse et la saisit. Le Hodja sent cela et en fait autant a l’iman (prêtre) place devant lui. Celui-ci se retourne et s'enquiert de quoi il s'agis¬ sait. — Que me demandez-vous? dit alors le Hodja. Adressez-vous a l'homme qui est derrière moi.

XIV. — Un passeur arrangeant.

Une fois, le Hodja, assis au bord d’un fleuve, voit venir a lui une troupe de dix aveugles, lis conviennent que le Hodja les fera traverser a raison de un para (en¬ viron un demi-centime, voir note i) cha¬ cun. En les faisant passer, l'un d’entre

eux tombe dans le courant qui Fentraine. Aussitôt, les autres aveugles se mettent a crier. — Pourquoi criez-vous? dit le Hodja, vous me payerez un passage de moins, voila tout.

XV. — Enigme bien devinee.

Certain jour, un homme cache un oeuf dans sa main, s'adresse au Hodja, et lui dit : — Si tu devines quel est l’objet que ie tiens, je te ledonnerai pour en faire une omelette. — Indique-moi sa maniéré d’etre, fit le Hodja, et je te répondrai. — Le dehors est blanc et le dedans jaune. — Oh ! je sais ce que c’est, s’ eerie le Hodja :

un navet creuse rempli de morceaux de carottes.

XVI. — Rien n’est perdu pour tout le monde.

Pendant qu’il se promenait dans une prairie, le Hodja rencontre un veau, s’en saisit, l’emmene incontinent dans sa mai¬ son, l’egorge et en cache le cuir. Le maitre du veau, criant et gémissant, passe de¬ vant chez le Hodja. — O ma femme ! dit celui-ci a son épousé, cet homme serait bien honteux de ses cris si je luimontrais la peau de son veau, cest-a-dire si, lui faisanl voir la peau de son veau, je lui prourais qu’il n’est pas perdu.

XVII. — Quiproquo.

Un jour que le Hodja flanait dans le marche, un homme l'aborde et lui de¬ mande : — A quel chiffre est le mois ?

Trois ou quatre ? — Je ne sais, dit le Hodja, je ne l'ai encore ni acheté ni vendu.

XVIII. — Excuse tirde d'une Echelle.

Le Hodja met un jour une dchelle sur son épaulé, l'appuie a la muraille d'un jardin, monte sur le mur, passe l'echelle de l'autre cote et descend. Le jardinier l'aperçoit : — Que fais-tu, que cherches-tu la? lui crie-t-il. — Le Hodja se rap¬ proche vivement de son echelle et ré¬

pond : Je vends des echelles . — Est- ce done ici qu’on tient marche d’echelles? répliqué le jardinier. — Quel ignorant tu fais, dit

alors le Hodja, ne peut-on, en tout lieu, vendre des echelles ?

XIX. — Les poules en deuil.

Un jour, le Hodja prend ses poules l'une apres l'autre, leur passe, a chacune, Je cou au travers d’un pechtemal (linge bleu.presque noir, de ceux qui, dans le pays, s'emploient au bain). Il les laisse ensuite aller en cet équipage. Le peu¬ ple s'amasse et lui demande a quel pro¬

pos il arrange ainsi ses poules : —

Elles portent le deuil de leur mere, re-
pond-il.

XX. — Ce qui est diflere n’est pas perdu.

Un boeuf étant entre dans le champ du
Hodja, celui-ci l'apergoit, prend un bâ¬
ton et court vers l’animal, qui s'enfuit. La
semaine suivante, le Hodja le reconnaît,
attele a la charrette d’un paysan; il saisit
aussitôt un gourdin et en frappe la bete
a coups redoubles. He, l’ami ! s ’ eerie, a
cettevue, le paysan, qu'as-tu done contre
mon bceuf? — Laisse-moi faire, imbé¬
cile, répliqué le Hodja, il connait sa
faute,

XXL — L'ablution rendue.

Le Hodja faisait un jour ses ablutions au bord d'unfleuve. Unede ses babouches torn be a l’eau. Le Hodja regarde et voit sa chaussure entrainee par le courant. Il tourne alors le dos au fleuve et dit, en lâchant un vent, c'est-a-dire en seremettant en état d'impurete legale : — Re¬ prends ton ablution et rends -moi ma babouche.

XXII.

Avantage d'un vieux tombeau.

Certain jour que le Hodja faisait ses recommandations testamentaires :

Quand je serai mort, qu’on me place dans un vieux tombeau. — Pourquoi cela ? di¬ rent les assistants. — Parce que, quand les anges (voir note 4) viendront me questionner, je leur répondrai : j'ai déjà été interrogé; ne voyez-vous donc pas combien mon ton beau lui-même est vieux?

XXIII. — Une longue station.

Le Hodja sent un jour le besoin de lâ¬ cher de l’eau ; il entre dans l’endroit ordi¬

naire et y reste un jour et une nuit. Une petite fontaine, piace’e dans une piece voisine, coulait sans interruption et le bruit quelle faisait lui laissait supposer qu'il n’avait point achevé de satisfaire son besoin. Quelqu'un survient et lui crie: — He, Pami! tu restes bien long¬ temps ?— Il laut bien quej'achevé, répli¬ qué le Hodja, avant de me retirer.

XXIV. — Le cheval excuse.

Un jour le Hodja voulait monter sur un cheval, mais celui-ci fit si bien qu'il ne put y parvenir. - Maudit soit l'a¬ nimal, s'ecrie-t-ilalors! Il regarde ensuite derrière lui, s'aperçoit qu'il est seul et fait cette reflexion : avouons que, panni nous,

il se trouve de plus mauvaises gens que lui.

XXV. — Une chute évitée.

Certain jour, le Hodja fut au bain ; pendant que le garçon le frottait de cote et d’autre, il lui saisit fortement la bourse. — Que fais-tu done, secrie celui-ci? — Je te tenais, reprend le Hodja, pour t'empecher de tomber.

XXVI. — Les poules et le coq.

Le Hodja devait un jour conduire au bain les enfants d’Ak-Chehir (v. note 5).

Chacun d’eux se met a cacher un oeuf sous son aisselle ; ils s'en vont ainsi tous ensemble, se deshabillent et s'asseyent sur le banc de pierre rond place au milieu de la salle. — Venez tous, dirent-ils, celui qui ne pondra pas un ceuf payera la dé¬ pense du bain. La convention faite, cha¬ cun crie etsedemene commes'il pondait, puis place son oeuf sur le banc. Aussitôt le Hodja, qui les a vus, agite ses bras et chante comme l’eut fait un coq. — Que faites-vous, maitre ? dirent les enfants. — Pour tant de poules, dit-il, ne faut-il point un coq ?

XXVII. — Parente singulière.

Un jour, le Hodja s'habille de noir et sort. Le peuple le remarque et lui de¬

mande a quel propos il est ainsi vêtu. — Je porte, dit-il, le deuil de feu le pere de mon fils.

XXVIII. — La fontaine réprimandée.

Un jour, le |Hodja, apres une lcngue marche, eut soif. Il regarde de cote et d'autre et aperçoit une fontaine dontl'orifice était ferme d’un bâton. Le Hodja, dé¬ sireux de boire;- .le tire; a peine l’a-t-il ote que l’eau s'échappe avec violence et inonde sa tete. Il se fâche et s'ecrie : — Voila comme tu coules, c'est pour cela qu'on te fpurre un bâton dans le derrière.

XXIX. — Faute de grives on mange

des merles.

Le Hodja prend un jour avec lui quel ques pastèques et s’en va couper du bois dans la montagne. La soif le prend, il coupe l'une des pastèques, la trouve fade

et la jette; il en coupe une autre et en fait de meme ; en un mot, il les coupe toutes, mange a peine de quelques-unes et pisse sur les morceaux qui restaient. Il conti¬ nue a couper du bois et, peu apres, se sent altéré de nouveau. Il prend alors les tctes des pastèques coupees, puis chacun des morceaux et en disant : celui-ci est mouille, celui-la est propre, il finit paries manger tous.

XXX. — Deux voyageurs en route.

Un jour que le Hodja allait a la ville, il rencontre tout a coup deux hommes et leur demande : — Ou allez-vous ? — Nous ne sommes encore, dirent-ils, qu'au com¬ mencement de notre queue. — Espefons, fit le Hodja, que vous en atteindrez le bout ce soir.

XXXI. — Les approches du jugement dernier.

Le Hodja possédait un agneau qu’il avaitnourri avec soin. Un jour, ses amis, s'etant reunis , prennent la bete et se préparent a la manger. Un d’eux aperçoit

alors le Hodja et lui dit : — C'est demain la fin du monde, que feras-tu de ton agneau? Donne-nous-le,que nousle man¬ gions. — Le Hodja refusait d’ajouter foi a ce discours quand un second compere arrive et lui tient le meme langage. Le Hodja feint alors de les croire, tue l’a¬ gneau, ote ses habits de dessus, allume du feu en plein air et met l’animal a la broche. Peu apres, ses compagnons se dé¬ pouillent egalement, confient leurs vête¬ ments au Hodja et se mettent a jouer. Le Hodja jette toutes les hardes au feu ; ils les voient toutes réduites en cendres et s'enquierent delui pourquoi il a fait ce dé¬ gât-A quoi bon conserver vos habits,

fit le Hodja, puisque c'est demain la fin du monde?

XXXII. — Demenagement inattendu.

Certain voleur pénétré un jour dans la maison du Hodja, ramasse tout ce qui lui tombe sous la main, le charge sur son dos et part. A peine s'est-il éloigné que le Hodja recueillece qui reste, s’en charge a son tour et suit les traces du larron jus¬ qu'à la porte decelui-ci. — Que me veux-tu ? lui dit alors le voleur. — Comment, fit le Hodja, n'est-ce done point ici que nous emménageons ?

XXXIII. — Les pédants confondus.)

Un jour plusieurs effendis (lettres) vien¬
nent chez le Hodja et lui reprochent de
passer sa vie a lire et a écrire sans avoir
appris le persan. — Pourquoi, fit-il, ne le
connajtrais-je pas, si vous le savez, et il
leur recite deux vers turcs hérissés de mots
persans et dont void le sens :

« A ceux qui prétendent qu'il ne sait
pas le persan le Hodja dit ces vers :

« J'estime que les cyprès ne me con¬
viendront qu'apres ma mort.

« Neuf ânes s'etaient préparés: j'ai battu
les uns et renvoyé les autres aux champs. »

— Par Dieu, s'ecrierent a ces mots les

visiteurs, il ne faut pas lui en demander davantage! lis s’en retournèrent leste¬ ment.

XXXIV. — Restitution opérée par Dieu.

On avait, un jour, vole quelque argent au Hodja. — Seigneur, s'ecrie celui-ci, qu'avais-tu a faire de mon argent? — Tout en criant, il s'en va a la mosquee et y reste a pleurer jusqu'au matin. Par aventure un bateau souffrait alors, en mer, d'une forte tempete. Ceux qui le montaient firent voeu, s'ils en échappaient, de faire une offrande au Hodja. La Providence voulut

que le bateau arrivât en lieu de surete; l'argent promis fut remis au Hodja. — Merci, grand Diea! s'écria celui-ci; pour une seule nuit que j’ai passée a pleurer dans la mosquee, tu m'as renvoyé mon argent !

XXXV. — Le chaudron qui accouche.

Le Hodja emprunte un jour, de son voi¬ sin, un grand chaudron. Apres s'en etre servi il le reporte en y joignantune petite casserole. — Pourquoi, dit le voisin, cette casserole se trouve-t-elle avec mon chau¬ dron ? — Le chaudron, répliqué le Hodja, a fait un petit. Cela dit, le voisin prend le tout. Quelque temps apres cette aventure le Hodja va de nouveau emprunter le

chaudron. Le voisin, apres avoir attendu yainement une restitution pendant cinq jours, va frapper a la porte du Hodja. Ce¬ lui-ci vient ouvrir : — Que me veux-tu ? dit-il. — Je veux mon chaudron. — Tu te portes bien, mais, helas 1 ton chaudron est mort. — Bah ! un chaudron peut-il mourir ? — Certainement, et pourquoi ne le voudrais-tu pas croire, puisque tu as bien cru qu'il avait fait un petit?

XXXVI. — Le juge justifie celui qu’il craint.

Un jour que le Hodja se promenait dans un cimetiere, il vit un chien enorme faire des ordures sur la pierred'une tombe.

Le Hodja se fâche et veut le frapper d’un gros bâton qu’il tenait a la main, mais

alors l’animal menace de se jeter sur lui; voyant qu'il allait lui arriver mal, le Hodja crie aussitôt au chien : — Fais mon ami, fais. (Critique a l’adresse des cheicks-ul-islam, qui rendent parfois des fetvas conformes aux désirs, meme les plus étranges, des sultans.)

XXXVII. — La cigogne transformée.

Le Hodja attrape un jour une cigogne, l'apporte chez lui, prend un couteau, lui coupe son long bec et ses longues pattes et la place dans un lieu élevé. — Voila, dit-il, tu ressembles maintenant aux au¬ tres oiseaux.

XXXVIII. — Danger d’incendie.

Un jour le Hodja avale de la soupe brûlante ; il pousse un cri et sort tout agité dans la rue en disant : — Faites place, camarades, j’ai le feu dans le corps.

XXXIX. — Point d’honoraires point de conseils.

Un mollah (prêtre) avait parcouru l’Arabie, la Perse, l'Inde et toutes les con¬ trées, sans pouvoir obtenir de réponse a certaine question. Le Hodja lui fut indi¬ que. Il partit aussitôt pour Ak-Chehiret, en chemin, dépense un aspre a acheter des grenades qu'il met dans son

sein. En arrivant aux champs les plus voisins d’Ak - Chehir , il apergoit un homme occupe a labourer une pièce de terre, chausse" de guêtres, vêtu de feutre, mais qui avait cependant l’apparence d’une personne instruite; c’était le Hodja. — Il le joint et le salue. — Le salut soit sur vous, Mollah-etfendi, répond le Hodja, qu'y a-t-il de nouveau? — Je viens te poser des questions, pourras-tu m'y re¬ pondre ? — Certainement, mais quelqu'un a dit : sans argent ta mère n’aurait rien accorde a ton père, pourquoi te satisfe- rais-je? — Le mollah sort les grenades qu'il avait dans son sein et les offre au Hodja. Celui-ci se met alors a répondre aux demandes du mollah, tout en mangeant les grenades l’une après l'autre. Il les rinis- sait quand le mollah lui dit : — Il reste

encore une question. — Tu te trompes, mon ami, reste-t-il de la grenade?— Oh! lit le mollah, tu me parais un laboureur a la grecque (un artisan de fourberies), il ne

manque pas de pareils savants. Et il partit.

XL. — La soupe aux canards.

Le Hodja vit un jour de nombreux ca¬ nards qui se jouaient a la source d’un ruis¬ seau. Il s’élance vers eux dans l’intention d’en prendre, mais ils s'enfuient ; il s'as¬ sied alors auprès de la source et y trempe du pain qu’il avait apporte avec lui. Pen¬ dant qu’il mangeait son pain mouille un passant survint. — Quel repas fais-tu la?

lui dit-il. — Je mange, re’plique le Hodja, de la soupe aux canards.

XLI. — Prendre est facile, s’échapper Test moins.

Le Hodja emportait un jour du foie chez lui; un milan fond alors sur le foie du haut des airs et l’enlève. Le Hodja se retourne et s’aperçoit qu'il n'a plus Hen. — Il monte aussitôt sur une hauteur, voit un homme qui tenait un foie a la main, le lui prend et va se placer au plus haut d’un roc. — Pourquoi me depouilles-tu ainsi, Hodja? s’écrie l'homme. — J'essayais, ré¬ pond le Hodja, la façon dont je m’y pren¬ drais si j’e'tais un milan.

XLII. — L’emprunteur éconduit.

Quelqu’un vint emprunter le cordeau du Hodja. Celui-ci entre d’abord chez lui et sort ensuite en disant qu’on a mis de la farine a sécher sur ses cordes. — Étend-on de la farine sur des cordes? reprend l’autre. — Moins on désire les prêter, dit le Hodja, plus il y a de farine a sécher dessus.

XLIII. — Rencontre fortune.

Quelqu'un marchait un jour auprès du Hodja. lis se regardent mutuellement et s’écartent aussitôt l’un de l’autre, d’un même mouvement. — M'est-il permis, fit

le Hodja, de vous demander qui vous êtes? je ne vous connais point. — Alors com¬ ment, reprend le passant, as-tu été surpris de me rencontrer? — J'ai vu, réplique le Hodja, que ton turban et le mien étaient semblables, que ton manteau et le mien étaient pareils, je t'ai pris pour moi-même.

XLIV. — Nouvelles d'un malade.

Quelqu’un de chez le Hodja Etait ma¬ lade ; on vint lui en demander des nou¬ velles. — Il allait bien ce matin, dit-il, mais maintenant il est mort.

XLV. — Un coq peu perspicace.

Le Hodja remplit un jour une cage de poules; elles s'y trouvaient serreeset souf¬ fraient dans leur prison pendant qu’il les portait. — Je les lâcherai, pense-t-il, et, sans plus tarder, il les met en liberté Chacune d’elles s'enfuit de son cote. Le Hodja, un bâton a la main, fait alors mar¬ cher le coq devant lui. — Comment, lui disait-il, tu sais, au milieu de la nuit, que le matin approche et tu ne connais pas ta route par un temps clair et en plein midi !

XLVI. — Le revenant.

Un jour que le Hodja sepromenaitdans un cimetière, prés d’une route, il tombe dans un vieux tombeau et s'y cache entiè¬ rement en se disant : — Je vais voir si le

bon et le mauvais ange vont

venir. — Pendant qu’il attendait, il entend

un tintement de sonnettes qui s'appro¬

chaient. Il pense que le jour de la Résur¬

rection et du jugement dernier est arrive

et sort de son mausolée Il s'apenjoit alors

qu'une caravane passait a sa vue les mu¬

lets s’entremêlent et courent chacun de

son cote. Les muletiers s'approchent alors

du Hodja, armes chacun de son bâton, et

lui demandent qui il est : — Je suis un

mort. — Alors que fais-tu la? — Je fais

un tour de promenade. — Nous allons

t’en faire faire un excellent. A ces mots

ils se jettent sur le Hodja et l'accablent de

coups ; il a bientôt la tête fendue et les

yeux poches. Quand sa femme le vit reve¬ nir ainsi arrange elle lui demande d’ou il vient. — De chez les morts ; je sors d’un tombeau. — Comment cela se passe-t-il dans l'autre monde ? — Ho ! ma femme, prends-y garde a une chose, c'est de ne point effrayer les mulets desaniers.

XLVII. — Les Kurdes trop bien linguistes.

On avait envoyer une fois le Hodja en ambassade chez les Kurdes. Des son ar¬ rivée ils l’invitent a un festin; celui-ci revet sa pelisse et s'y rend, mais en par¬ tant il laisse échapper un vent. — C'est honteux, mollah-effendi, lui dirent-ils, de péter ainsi. — Eh ! s’écrie-t-il alors, comment aurais-je devine que les Kur¬

des sussent parler de telles choses en turc?

XLVIII. — Chasse au loup.

Un jour le Hodja s'en va a la chasse au loup avec son amad (élève et secrétaire). Celui-ci avait déjà pénétré dans le repaire de la bête quand elle survint inopinément Le Hodja profite du moment ou elle en¬ trait dans son trou pour la saisir par la queue. Le loup se met a gratter la terre pour s' échapper, la poussière, ainsi soule¬ vée, arrive dans les yeux de l'amad. — Hodja ! s'écrie celui-ci, quelle est done

cette poussière ? — Si la queue du loup cas¬ sait tu en verrais bienune autre.

XLIX. — Bon avis donne par un mort.

Le Hodja monte un jour sur un arbre, s'assied sur une branche et commence a la couper. Un passant l’apenjoit d’en bas et lui crie : — He ! l'ami, sais-tu bien que tu tomberas en même temps que la branche

que tu vas séparer de l’arbre. Il ne répond rien, mais, étant tombe avec la branche, il se met a courir après l’officieux qui s’éloignait — He, l’ami, lui crie-t-il, puis¬ que tu as prévu quand ma chute aurait lieu, sans doute tu dois aussi pouvoir me dire quand je mourrai ? Ce disant il l'avait saisi entre ses bras. — Celui-ci, pour se

débarrasser de lui, répond : — Si, pendant que ton âne braira en montant une cote, il lâche un vent, la moitié de ton ame s'é¬ chappera, s'il en lâche un second, ton âme tout entière s’éloignera de toi. — Le Hodja continue son chemin et, au second avertissement, il se jette a terre en disant : je suis mort. Des gens s'assemblent autour de lui, apportent un cercueil, l'y placent et se preparers a le porter chez lui. En route ils rencontrent un cloaque fangeux et se trouvent fort empêches de poursuivre leur chemin. Le Hodja soulève alors sa tete hors du cercueil Quand j’étais vivant, dit-il, je passais de ce cote.

L. — Découverte d’antiquités

Un jour que le Hodja pensait a bâtir

une écurie souterraine, comme les Grecs en faisaient autrefois, il fut se promener et vit, dans la cave d’un de ses voisins, une vache et nombre de boeufs. Il se re-ouit a cette vue, retourne chez lui et dit a sa femme. — Que me donneras-tu pour cette bonne nouvelle ? J'ai fait la trouvaille d'une ecurie pleine de elbeufs, restée aban-donee depuis le temps des infidèles.

LI. — Ce qui nuit a l’un profite a l’autre.

Le Hodja avait deux filles : elles vin¬rent le voir ensemble. — De quoi vivez-vous ? leur demanda-t-il. — Mon mari est cultivateur, dit l’une, il a beaucoup seme de ble et, s'il pleut, il aura de quoi m’habiller. — Mon mari, dit l'autre, est potier, il a fait beaucoup de vases, s'il ne

tombe point d’eau, il aura de quoi m'a¬

cheter des habits. — L'une de vous deux

verra certainement, dit le Hodja, ses sou¬

haits s'accomplir, mais j 'ignore laquelle.

LU. — Plaisante remarque sur la lune

du Bai’ram.

Un jour le Hodja arrive à Sivri-Hissar, c'etaita la fin du Ramadan ,

et on attendait que la lune parut pour

préciser le commencement du Bairam. Il voit une foule de gens

rassembles qui regardaient la lune. —

Qu'a-t-elle done de si curieux? dit le Hodja ; elle est, dans notre ville, grande comme la roue d’un char et personne n'y fait attention, et ici, ou elle est aussi mince qu'un cure-dent, tout le monde s'assemble pour la regarder !

LUI. — Par le sabre on juge du fourreau.

Le Hodja arrive un jour dans une ville et aperçoit de grosses conduites d’eau. —

Qu'est ceci, demande-t-il a un passant?

— C'est avec cela, repond-il, que nous autres gens de la ville épanchons l'eau. —

Qn juge par la, répliqué le Hodja, de la maniéré dont vos femmes doivent etre

faites.

LIV. — Un juifadroitement dépouillé.

Un jour le Hodja se promenait dans Ak-Chehir. — Seigneur Dieu ! s'ecrie-t-il, donne-moi mille pièces d’or, je n’en recevrai pas une de moins! - Un juif était auprès de lui pendant qu'il faisait cette priere. Pour savoir ce qui en advien¬ drait, il met, dans une bourse, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pièces d'or et la jette dans le trou de la cheminee du Hodja. Celui-ci aperçoit un sac par terre. — Sei¬ gneur, s'ecrie-t-il, tu as exauce ma priere ! Il ouvre la bourse, compte les pièces et trouve qu'il en manquait une. Celui qui m’a donne celles-ci medonnera bien aussi

la demiere, aussi je les accepte, dit-il. A ces mots le juif s'emeut et court frapper a la porte du Hodja. — Bonjour, seigneur Hodja; donne-moi, s'il te plait, ces pièces qui sont a moi. — Es-tu devenu fou, mar¬ chand ! J'ai adresse une priere au Dieu qui ne trompe jamais (son nom soit glorifie), celui-ci l’a exaucee, comment ces pièces peuvent-elles t'appartenir ? — Sur mon ame, que tout cela ne soit qu'une plaisan-

terie, aussi vrai que je t'en ai fait une. —

J 'ignore de quelle plaisanterie tu veux parler. — Je te l'ai faite parce que je t'ai entendu dire que tu n’eri prendrais pas une de moins. — Mais j’ai dit aussi que

je les acceptais. —Allons alors au tribunal. — Quant a moi je n’irai pas a pied. —A ces mots le juif lui amene un mulet. — Il me faut aussi une pelisse sur le dos. — Le juif lui prete egalement une pelisse, lis s’en vont alors au tribunal du cadi. — Celui-ci leur demande ce qui les amene. — Cet homme, dit le juif, a pris mon argent et refuse de me le rendre. — Qu'as-tu a repondre a cela? dit le cadi au Hodja. — Monseigneur, j'ai demande milk pièces d’or au Dieu éternellement veridique (son nom soitglorifie), il m’a exauce, mais, en comptant les pièces, j’en ai trouve une de moins; maigre cela je n'ai pas laisse de les accepter, monseigneur. Maintenantce juif, non-seulementme les reclame comme son bien, mais encore la pelisse que j'ai surle dos etla mule sur laquelle je suis venu.—

Elles sont bien a moi, monseigneur, répliqué aussitôt le juif. ~ Va-t'en au diable, juif, s'ecriele cadi et, sans plus tar¬ der, on le chasse hors de l'audience a coups de bâton. Quant au Hodja il s'en fut tranquillement chez lui avec le mulet et la pelisse.

LV. — C'est aux epaulettes qu'on pre'sente les armes.

Un jour le Hodja assistait a un repas de noces, ses habits étaient vieux, l'assistance y prend garde et ne lui témoigné aucune considération. Le Hodja sen aperçoit, quitte aussitôt sa place et court chez lui mettre sa pelisse. Il revient et, a peine arrive a la porte, on l'invite a entrer. — Mettez-vous , s'il vous plait, seigneur

Hodja, au haut bout de la table, lui dit-on en l'accablant de respects et de politesses. On le voit alors saisir les manches de sa pelisse et s'écrier : — Donnez, s'il vous plait, a diner a mon habit. — Les convives le regardent et lui demandent de s'expli¬quer. — Mon habit a, dit-il, les honneurs du festin, pourquoi n’en aurait-il pas aussi le bénéfice?

LVI. — Fete précédé disette.

Un jour le Hodja, a son entree dans cer¬taine ville, voit tout le peuple occupe a boire et a manger. On l'aperçoit, on lui

fait politesse, et on lui apporte de la nour¬ riture. L'annee était stérile et le Hodja, tout en mangeant et en buvant, se deman¬ dait comment les vivres étaient si abon dants en cet endroit. Il en fit la question.

— Es-tu fou ? lui repondit-on, c'est au¬ jourd’hui le Bairam, aussi voit-on chacun, selon ses moyens, apporter quelque chose chez lui et le faire cuire ; l'abondance ne régné que pour un moment. — Plut a Dieu, s'ecrie alors le Hodja, que ce soit tous les jours le Bairam !

LVII. — Ce qui est louange pour l’un est blâme pour l’autre.

Un jour le Hodja mene une vache au marche, mais, il avait beau la promener de

tous cotes, il ne la vendait pas. Quelqu'un passe auprès de lui et lui dit : — Pour¬ quoi tiens-tu cette vache ainsi a la main sans la vendre? — Je la fais voir depuis ce matin et quelques louanges que j'en aie faites, je n'ai pu la vendre. Aussitôt l'homme prend la vache de la main du Hodja et se met a la promener en criant :

— Voici une jeune femelle, une femelle en¬ ceinte de six mois ! Immediatementdescha- lands s'approchent et l'achetent une bonne somme. Le Hodjaprend le prix de sa bete et retourne chez lui, aussi trouble que s'il se fut enivre. Cependant des dames étaient venues voir une fille qu'il avait a marier.

Sa femme le lui dit et ajoute : — Tu as l'esprit peu ouvert, mon mari, tiens-toi a

l'écart. Quant a moi, je vais recevoir nos visiteuses, je leur ferai toutes les louanges que je pourrai de notre fille et peut-etre leur conviendra-t-il de la prendre. — Prends garde, ma femme, a ce que tu dis; maintenant j'ai appris un nouvel artifice, je vais y aller; observe la maniéré dont je

vais m'y prendre pour réussir auprès d’elles. A ces mots il rejoint les dames. — Que viens-tu faire ici? s’ecrient-elles, va-t'en chercher la mere de la demoiselle. — La mere est si occupée a la faire travailler qu’elle ne fait guere attention aux qualités de sa fille ; dans notre famille nous som¬ mes des hommes observateurs et distin¬ guons les talents de chacun, aussi je suis

prêt a vous renseigner de tous points. — Detaille-nous un peu ses qualités, dirent les dames, que nous soyons fixées ? — Elle

est demoiselle, dit le Hodja, enceinte de six mois ; s'il n’en est pas ainsi ramenez-la-moi. A ces mots les dames se regardent l'une l'autre et s’en vont. — Pourquoi parler de cette façon aux visiteuses? lui dit alors sa femme, tu leur as fait prendre la fuite. — Ne crains rien, répond celui-ci, elles auront beau parcourir toute la pro¬ vince, il ne leur sera pas possible de trou¬ ver une pareille fille, aussi reviendront-elles; personne n’aurait acheté ma vache si je ne l’avais fait valoir de la meme fagon.

LVIII. — Confidence opportune.

Le Hodja tournait son turban et ne pouvait en rejoindre les bouts; il le fait et lerefait en vain a plusieurs reprises. Im¬ patiente, il s’en va le mettrea l’enchere. Quelqu'un survient et se dispose a faire emplete de l’objet. Le Hodja s’approche de lui : — Mon ami, lui dit-il secrète¬ ment, garde-toi bien de l’acheter, on ne peut enjoindre les bouts.

LIX. — Réponse a un empresse.

Un fils naquitun jour au Hodja; quel¬ qu'un vint lui apporter cette bonne nou¬ velle. — S’il m’est ne un fils, dit le Hodja, j'en dois certainement avoir de l’obliga¬ tion a Dieu, mais dois-je done aussi t'en etre reconnaissant ?

LX. — Avis judicieux donne par un ane.

Quelqu’un vint un jour emprunter l’ane du Hodja. —Attends, fit celui-ci, que je consulte la bete la-dessus; si elle consent, e’est chose faite. llentre chezlui, y reste un moment et sort en disant : — Lane refuse et dit que si je le prete, on le frappera sur les oreilles et que, de plus, on se moquera de moi.

LXI. — Le bat et le manteau.

Un jour, le Hodja monte sur son ane

et s'en va a la promenade ; en s'éloignant pour un leger besoin, il ote son manteau et le place sur le batde lane. Un voleur sur¬ vient alors, prend le manteau et s'enfuit.

A son retour, le Hodja s’aperçoit de la disparition de son vetement; aussitôt il place le bat sur son dos, lance un coup de fouet a lane et dit : — Rends-moi mon manteau, je te rendrai ton bat.

LXII. — Confusion opportune.

Un jour, il s'en va de nouveau se pro¬ mener sur son ane. Avant d’aller, dere¬ chef, satisfaire un leger besoin, il ote son manteau et le met sur son ane. Un hom¬ me, qui les observait, s'empare aussitôt

du manteau. Lane se met a braire dans le moment : — Pourquoi crier et braire ? s'ecrie alors le Hodja, cela ne sert plus a rien. A ces mots, le voleur, pensantque le Hodja Vavait vu, s'empresse, pendant que celui-ci était encore éloigné, de remettre le manteau a sa place.

LXIII. — L'ane juge.

Le Hodja s’informait un jour de son ane qu'il avait perdu. — Je l’ai vu, dit quel¬ qu'un, cadi (juge), dans tel endroit.— Cela ne m’étonne point, ditle Hodja, car, pen¬ dant que je donnais mes leçons, cet ane tournait sans cesse les oreilles du cote oil

il m’entendait parler.

LXIV. — Bon effet de l’ammoniac.

Un jour, le Hodja va couper du bois dans la montagne ; il en charge son ane et s’en retourne, mais celui-ci ne le pouvait suivre. Un passant survient et frotte les oreilles d’un ane avec un peu d’ammo¬ niac. Le Hodja prend egalement de l’am¬ moniac et en fait de meme envers son baudet. Celui-ci marche alors de telle fa con que le Hodja n’arrivait point a le joindre. — Ceque je vois la est vraiment étonnant, s'ecrie-t-il. Sans plus tarder, il se frotte le derrière avec l’ammoniac et sent alors une telle cuisson qu'il arrive chez lui avant lane. Une fois entre, il ne

pent s'arrêter et se met a tourner en cercle devant sa femme etonnee. — Si tu veux m’attraper, dit-il a celle-ci, tu n'as qu'a te metlre un peu d’ammoniac.

LXV. — Respect du a la parole d'un vieillard.

Un jour, quelqu'un vient trouver le Hodja et lui demande a emprunter son ane. — Il n’est pas a la maison, repond-il.

Ces paroles n’étaient point achevées qu'on entend l’ane braire a l’interieur. — O seigneur I s'ecrie Temprunteur, l’ane n'est pas a la maison, dis-tu, et le voila qui brait chez toi. — Comment ! répond le Hodja, tu t'en rapportes a Fane et refuses de me croire, moi qui suis un vieillard a

barbe blanche ! Quel homme singulier tu fais.

LXVI. — Quand le chat dort les souris dansent.

Le Hodja dit un jour a sa femme : — A quoi reconnais-tu qu'un homme est mort ? — A ce que ses pieds et ses mains se sont refroidis, répliqué la dame. Quelques jours apres, le Hodja s'enfut aubois; tout en marchant, il sent froid aux pieds et aux mains. — Je suis mort, s'ecrie-t-il en se couchant au pied d’un arbre. Des loups surviennent et commencenta devorer son ane. — Quelle bonne occasion pourvous,

s’ecrie le Hodja etendu par terre, que le maitre de lane soit mort.

LXVII. — Malheur consomme, malheur oublie.

Certain jour, un loup se met a devorer Pane du Hodja pendant que celui-ci cou¬ pait du bois dans la montagne; il n’aper- c,ut le loup qu'au moment oil il enlevait sa proie. Quelqu'un lui crie alors de pren¬ dre garde a ce qui se passait. — Q'as-tu a crier main tenant? répliqué le Hodja, le loup a mange ce qu'il a voulu ; il n’y a pas de peine a se donner en haut de la montée.

LXVIII. — La queue dans le sac.

Un jour, le Hodja menait vendre son ane ; la queue de l’animal s'etait salie de boue pendant le chemin. Il la coupe sans plus tarder et la met dans son sac. Pendant qu'il offrait lane a l'enchère, quelqu'un survient et dit : — Vois done, ton âne est sans queue, on la lui a cou¬ pée. — Conclus toujoursle marche, dit le Hodja, la queue n’est pas loin.

LXIX. — Les grenouilles recompensees.

Un jour, le Hodja revenait d’une lon¬

gue course, son ane se trouvait fort altéré. L'animal aperçoit une flaque d’eau assez proche, mais dont les bords étaient fort es¬ carpes. A la vue de l'eau, lane n’hesite point et prend sa course vers la mare ; il était sur le point de se précipiter en bas quand les grenouilles qui habitaient le marécage se mirent a coasser. Lane, effraye, se rejette en arriéré. — Le Hodja accourt, le saisit et s'ecrie : — Merci, oiseaux du ma¬ rais; voici de quoi acheter du gateau, et, ce disant, il jette dans l’eau une piece de trois paras (environ deux Hards).

LXX. — Leçon de cosmographie.

Une fois, du temps du Hodja, surgi¬ rent trois moines instruits dans toutesles

sciences, lis voyageaient de cote et d’autre de par le monde et atteignirent ainsi les Etats de sultan Ala-Eddin.

Celui-ci les invita a sefaire musulmans.

— Nous accepterons, dirent-ils, si vous nous faites donner réponse a toutes les questions que chacun de nous posera, lis en tombèrent d’accord et le sultan reunit aussitottousses savants etses théologiens. Ceux-ci ne purent repondre a aucune question. — Comment, se disait le sultan

dépité, parmi tant de personnages doctes et instruits, il ne s'en trouvera done pas un seul pour donner la répliqué a ces gens-la. Il était dans cet état d'esprit quand un des assistants s'écria : — Per¬

sonne autre que le Hodja ne pourra don¬ ner la solution de ces problèmes l Aussi¬ tôt le monarque ordonne d’aller quérir le Hodja. A peine l’ordre du prince lui est-il communique qu'il se hâte de venir se présenter devant Sa Majesté. Apres avoir reçu son salut, le sultan lui fait prendre place. — Pourrais-je, dit le Hodja, con¬ naître le motif pour lequel le padischah a desire ma presence ? — Le sultan le mit au fait. — Quelles sont done vos ques¬ tions? dit le Hodja aux moines. — Dans

quel endroit, dit l’un d’eux en s'avangant, se trouve le milieu de la terre ? — Le Hodja descend de son ane un bâton a la main et désigné un endroit entre les pieds

de devant de l’animal : — Voila, dit-il, le milieu de la terre; il se trouve entre les jambes de mon ane. — C'est toi qui le dis, répliqué le moine. — Si tu ne me crois pas, mesure ; tu verras si tu trouves du plus ou du moins pour rectifier mon dire.

— Un autre s'avance et dit : — Combien y a-t-il d’etoiles au ciel ? — Autant qu'il y a de poils sur mon ane. — Comment peux-tu me repondre la-dessus si tu n'as pas fait le compte et verine - s'il y avait, ou non, une différence? — Et toi, moine, as-tu done compte combien il y a de poils sur lui et combien il y a d’etoiles au ciel ?

— Si tu me réponds a une autre question, dit le meme moine, nous pourrons voir

si ta sommeest juste. Combien y a-t-il de poils dans ma barbe ? — Autant qu'a la queue de mon ane. — Quelle preuve en as-tu ? — Oh ! mon cher, si tu ne me crois pas, compte. Le moine ne se decla-raitpas satisfait. — Si tu n’es pas content, poursuit le Hodja, viens ; nous allons ar¬racher les poils de ta barbe et ceux de la queue de mon ane, nous verrons facile¬ment quel sera le résultat. — Qu'il n’en soit point ainsi, ditle moine, lis s'humi¬lièrent alors devant Dieu, devinrent tous musulmans et se lièrent avec le Hodja.

LXXI. — Avantages d’un bon avis.

Un jour,le Hodja place trois prunes sur un grand plateau de bois et les porte en

cadeau au bey. En chemin, les prunes couraient les unes apres les autres. — Ne jouez pas comme cela, s'ecrie le Hodja, ou je vous mange. Les prunes continuaient leur danse ; alors le Hodja en mange deux, porte celle qui restait sur le plateau chez le bey et la lui offre. Celui-ci se re¬ jouit fort du présent et donne une poi¬ gnée d'aspres au Hodja. Quelque temps apres, ce dernier prend des betteraves pour en faire un nouveau cadeau au bey.

En chemin, quelqu’unl'accoste : — A qui portes-tu ceci ? — Au bey. — Si tu lui portais des figues cela lui serait, certes, plus agréable. Le Hodja revient chez lui, prend des figues et les porte chez le bey.

Gelui-ci setrouvait justement fort occupe, aussi jeta-t-il les figues a la tete du Hodja. Ce dernier se mit a adresser un remerciment au bey, a chaque figue qui lui tombait sur la figure. — Pourquoi, fitle bey, me remercies-tu ainsi? — J'a¬ vais eu dessein de t'apporter des raves, en route quelqu'un m’adonne un bon avis, dont j'e remercie Dieu, car si j'avais suivi ma première idee, j’aurais maintenant la tete fendue.

LXXII. — Moyen de préserver ses vetements de la pluie.

Une autre fois, le Hodjas'en va de nou¬ veau chez le bey. Comme celui-ci partait pour la chasse il einmene avec lui le Hodja

et le fait monter sur unerosse. Une averse vient a tomber; chacun s'enfuit au galop de son cheval. Quant au Hodja, il ne put faire avancer sa bete et dut rester la.

Sans plus tarder il ôte ses habits, les met a l’abri sous le ventre de l’animal et reste dessus. La pluie finie il s'habille et ar¬ rive auprès du bey. Celui-ci s'étonne fort de ne point le voir trempe. — Ce che¬ val est fort vigoureux, explique le Hodja, il a couru si vite que je n’ai pas eu le temps d’etre mouille. Sur ce témoignage le bey attache le cheval a la première place de son ecurie. Un autre jour, en allant a la chasse, le bey prend ce fameux coureur et donne une autre monture au Hodja. Il vint derechef a pleuvoir; chacun courut se mettre a couvert et le bey, reste sur sa rosse,

fut trempe de la bonne maniéré, furieux
de la réponse que lui avait faite le Hodja,
il l'appelle devant lui le lendemain. —

Mc crois : tu ton égal, que tu m'as menti
alors que tu avais ete mouille? — Pour¬
quoi t'irrites-tu, bey, n'as-tu done aucune
connaissance des usages? Si, comme moi,
tu t'étais dépouillé et étais reste sur la

bete, tu aurais pu, la pluie passée, te pré¬
senter couvert d’habits sees.

LXXIII. — Le bceuf substitue au cheval.

Un jour le bey fît inviter le Hodja au

jeu de djerid — course de javelot a che¬ val. — Précisément le Hodja possédait un bceuf magnifique; il le selle, le monte et arrive ainsi au lieu indique pourle djerid.

Chacun se met a rire en le voyant arriver dans cet équipage. — Hodja, fit le bey, c'est nouveau de monter un boeuf, mais il ne pourra courir! — Je l’ai vu courir plus vite que n’aurait pu le faire un che¬ val, répliqué le Hodja, et alors il n’etait encore qu’un veau.

LXXIV. — Repas chez Timour-lenk (Tamerlan).

Timour-lenk avait fait invi¬ ter le Hodja a un repas, pour obtenir ses

prières. Le Hodja monte sur son ane et prend avec lui son mollah (disciple favori) . Apeine est-il arrive que Timour-le nk l'in-viteas'asseoir etlui indique un siégé. En s'asseyant le Hodja remarque que Timour cachait ses pieds sous un coussin ; il fourre egalement ses pieds sous un coin du cous¬ sin. Timour était indigne, a part lui, de le voir se comporter ainsi en sa pré¬ sence. — Quelle différence, s'ecrie-t-il enrin, y a-t-il pour la stupidité entre toi et ton ane? — Mon padischah, fît le Hodja, ce coussin n'est-il pas la pour que nous nous en servions? — Timour, encore plus irrite, allait vraisemblablement maltrai-terle Hodja, quandon servit, lis commen¬ çaient a peine a manger que Timour eternue sur le Hodja. — Mon padischah, fit celui-ci, n'avez-vous pas de honte d'en

user ainsi? — On ne s’en formalise point dans notre pays. — Il parlait encore que le Hodja laisse échapper un vent. — Et cela, fit Timour, n’est-ce pas honteux?

— On ne le considéré pas ainsi dans notre

pays, répliqué le Hodja. Une fois les mets manges etles sorbets bus, chacun se retire. En allant a la maison le mollah interroge son maitre : — Pourquoi, effendi, as-tu done laisse échapper un vent en presence de Timour? — Quand le pretre fait une faute legere (pisse), les fideles en font une lourde.

LXXV. — Les oies de Timour-lenk.

Un jour le Hodja fait cuire une oie et la porte au sultan, mais, en route, la faim

le prend; il arrache une cuisse de l’ani¬ mal et la mange. Arrive devant le padis-chah, iloffre son oie. Timour-lenk s'aper¬ çoit de l'affaire et, tout contrarie, se dit en lui-meme : Ce Hodja semoquede moi. — Qu’est devenue, fit-il, la patte de cet animal? — Dans notre pays, répliqué le Hodja, les oies n’ont qu’une patte; si tu ne me crois pas, vois, auprès de cette fon-faine, un troupeau d’oies. — Toutes se tenaient sur une patte. Sans plus tarder Timour ordonne a un timbalier de pren¬ dre ses baguettes et de battre le tambour.

Il frappe la caisse et les oies, effrayees, se mettentsurleurs deuxpattes. — Regarde, dit Timour, et vois-les maintenant avec deux pattes. — Par la force des ba¬ guettes, répliqué le Hodja, on pourrait bien te faire aller toi-meme sur quatre.

LXXVI. — L'oreille mordue.

Le Hodja étant devenu cadi (juge), deux individus se présentent un jour devant lui. — Cet homme, dit l’un, m'a mordu l’oreille. — Ce n’est pas moi ; c'est lui-meme qui se Test mordue. — Retirez-vous quelques instants, fit le Hodja, ensuite je vous ferai connaitre ma decision, lis sor¬ tent et, sans plus tarder, le Hodja s'en-fermeet s'efforcede s'attraper l'oreille etde

se la mordre. Ses essais aboutirent a une chute oil il se fendit quelque peu la te A te.

Il s'enveloppe d’une bande et revient. Les

deuxplaideursreprennentseanceetrenou-vellent leur dispute. — Sachez, dit le Hodja, que non-seulement un homme peut se mordre l’oreille, mais meme qu'il peut, de plus, tomber et se fendre la tete.

LXXVII. — Une dispute nocturne.

Une nuit le Hodja, couche dans sa mai¬son, entend une dispute devant sa porte.

— Leve-toi, femme, dit-il, et prends la chandelle, que j'aille voir ce que c'est. — Reste done-, lui dit-elle. — Sans l’ecouter il s'enveloppe de la couverture du ht et sort. — Aussitôt l’un des contestants se saisit de la couverture et l’emporte. Le Hodja , tremblant de froid , rentre chez lui. — Quelle était, fît sa femme, la cause de la contestation ? — Us disputaient a propos de la couverture ; l’objet une fois enleve, la querellea pris fin.

LXXVIII. — La peine du talion.

Un jour la femme du Hodja lui dit :

— Promene un peu notre fils, que j’aille a mes affaires. — Le Hodja prend Ten-fant dans ses bras, mais celui-ci vint bien¬

tôt a pisser sur lui. Sans plus tarder, le Hodja en use de mime a son egard et l’inonde.— Pourquoi as-tuagi delasorte? lui dit sa femme a son retour? — Si quel¬ que passant eut pisse sur moi, je l’aurais paye d’une pire monnaie encore.

LXXIX. — Danger de tirer sur son propre manteau.

Un soir la femme du Hodja lave le caf¬ tan de son mari et raccroche dans le jar¬ din. Le Hodja croit y voir quelqu’un les bras étendus. — Prends mon arc et mes fléchés, dit-il a sa femme, et viens. — La femme arrive et les lui présente. Il prend alors une fléché, perce le caftan de part en part, ferme ensuite sa porte et se couche ;

le matin il s'aperçoit qu’il a tire sur son propre caftan. - Merci, Seigneur ! s'ecrie-

t-il alors, de ce que je ne me suis pas trouve dedans, autrement il y a beau temps que je serais mort.

LXXX. — Leçon de politesse.

Certain jour que le Hodja se rendait a son cours accompagne de ses mollahs (élèves), il lui prit fantaisie de les précé¬ der, monte a l'envers sur son ane. — Pour¬ quoi, Hodja, lui dirent-ils, montes-tu ainsi a rebours ? — Si je m’étais place a l’ordinaire, replique-t-il, je vous aurais

montre mon dos; si je vous avais fait mar¬ cher devant, j’auraisvu levotre. Lemieux est d’en user comme je l'ai fait.

LXXXI. — Avantage obtenu d’une priere.

Une nuit un voleur marchait sur le toit pendant que le Hodja etaitau lit. Celui-ci s'adresse alors a sa femme et lui dit : — Un de ces derniers jours, je voulus rentrer dans la maison; je fis alors une priere, et ayant saisi les rayons de la lune, je des¬ cendis aisément. — Le voleur, place sur le toit, entendait tout. Un moment apres ilfait sa priere a l'exemple du Hodja, sai¬ sit les rayons de la lune et tombe en bas de la cheminée. — Le Hodja se leve, prend le voleur au collet et criea sa femme

d’allumer la chandelle. — Doucement, seigneur, fait le larron, avec les prières que vous savez et le jugement que j’ai, je n'ai garde de vous echapperde longtemps.

LXXXII. — Point de plaisir sans peine.

Le Hodja possédait un boeuf orne de si belles cornes qu'on aurait pu s'asseoir en¬ tre elles. Ghaque fois que son maitre l’a¬ percevait dansletroupeau, il se disaitqu'il s'assiérait volontiers entre ses cornes. Ce projet arrête il arriva que l’animal vint se coucheren face de lui. — Saisissons l’oc¬ casion, se dit le Hodja. — Il saute alors entre les deux cornes et s’y assied. Le bceuf se leve aussitôt et précipité le Hodja a terre. Celui-ci reprend ses esprits apres

etre reste quelque temps etendu. Sa femme arrive alors tout en pleurs. —Arrête tes larmes, ma femme, dit-il; si j’ai beaucoup souffert, du moins j'aisatisfait mon envie.

LXXXIII. — Bénéfice attendud’unefacheuse visite.

Un jour un voleur s’introduit dans la maison ; la femme en avertit aussitôt son mari. — Tais-toi, dit celui-ci, plaise a Dieu qu'il trouve quelque chose, je le lui prendrai des mains.

LXXXIV. — Un mari docile.

Un jour la femme du Hodja lui dit : —

Ne te couche pas si près de moi. — Celui-ci se leve, prend ses babouches et sen va. Deux jours apres son départ il rencontre un ami et lui dit : — Va trouver ma femme et demande-lui si je dois encore m’eloigner d’elle ou si c'est assez comme cela.

LXXXV. — Inspiration poétique.

Il était couche une nuit avec sa femme.

— Hola, ma femme, s'ecrie-t-il, leve-toi et allume la chandelle que j’ecrive un vers qui m'est venu a l’esprit. — La femme se leve, allume la chandelle et lui donne l’en¬

crier et le qelam (roseau a écrire). Apres qu'il a écrit son vers, sa femme lui de¬ mande de le lui lire.— Voila, dit le Hodja : Entre une feuille verte et une poule noire s'est place mon nez rouge. [Critique des poésies ampoulées et sans rime ni rai¬ son.)

LXXXVI. — Demande inopportune.

Un jour que le Hodja était malade, des femmes vinrent s’informer de sa santé. L'une d’elles lui dit : — Nous dépendons tous de Dieu, si tu venais a mourir, com¬ ment devrions-nous te pleurer? — Pieu-

rez-moij dit le Hodja, comme quelqu'un auquel onavait toujours a demanderplus qu'il ne pouvait en dire.

LXXXVII. — Qui a pris cela? C'est le chat.

Chaque fois que le Hodja apportait du foie, sa femme paraissait fort satisfaite; cependant, quand venait Theme du sou¬per, on lui présentait un mets de pâte pé¬trie. — Ma femme, lui dit-il une fois, je t'apporte tous les jours du foie, que de¬vient-il ? — Le chat emporte tout, repon-dit-elle. — Le Hodja sort peu apres et en¬ferme sa hache dans une caisse a clef.

— Que crains-tu pour ta hache? lui dit sa femme. — Je crains le chat. — Qu'y a-

t-il de commun entre lui et ta hache? —

S’il se montreavidede deux aspres de foie ne le sera-t-il point d’une hache de qua¬ rante aspres.

LXXXVIII. — Un testament genereux.

Un jour la femme du Hodja voulait aller au bain. Il ne possédait qu'un seul aspre, qu’il avait place dans une cachette ignorée de sa femme. — Attends, s'ecrie-t-il en cet instant, je ne me sens pas bien, je me meurs; tiens, fait-il en regardant vers le coin de la porte ou était l'aspre, voila ou est tout mon argent.

LXXXIX. — Qui demande du savon ne se sent pas propre.

Le Hodja et sa femme s'en furent un jour auprès d'une mare laver leur linge, lis s'apprêtaient a jeter dessus de l’eau et du savon, un corbeau survint dans le moment et enleve le savon. La femme arrive et s'ecrie : — Hola, mon mari, ac¬ court ! un corbeau enleve notre savon. — Tais-toi, femme, ce n’estrien, dit le Hodja la.sse-le done se laver; il a encore plus besoin que nous de se blanchir.

XC. — L'accord conjugal.

Un jour le Hodja et sa femme tombè¬
rent d’accord qu'ils rempliraient le devoir
conjugal tous les vendredis. La chose une
fois convenue : — Comment, Me Hodja,
m’en rappellerais-je avec mes occupations?
— Chaque semaine, répliqué la femme, je
mettrai ton turban surla grande armoire,
tu verras ainsi que le vendredi est venu!
Certain jour, qui n’était pas un vendredi,'
la femme se sent prise de désirs; sans
plus tarder, elle met le turban sur l’ar¬
moire. - Mais, s'e’erie le Hodja, ce n’est
point aujourd’hui vendredi. — Si fait,
répond la femme. — Eh bien, répliqué le
Hodja, il faudra alors que, dans cette mai¬
son, du vendredi ou de moi, l’un attende
l’autre.

XCI. — Un galant éconduit.

Un jour, la femme du Hodja et celle d'un voisin s’en vont a la riviere laver des caleçons. Dans cette meme campa¬ gne se trouvait aussi l'ayan {chef de plu¬ sieurs villages) sorti pour se promener.

Il s'avancedu cote des femmes et les re¬ garde. — Que regardes-tu, l'homme? fit la femme du Hodja. — La femme de ce¬ lui qu’on appelle le Hodja, répliqué l'ayan. Le lendemain celui-ci s'en va chez Nasr-Eddin. — Telle femme est-elle atoi? lui demanda-t-il. — Elle est amoi. — Amene= la-moi. — Qu’en feras-tu ? — Il vaut mieux lui faire une demande galante qua toi.

— Fais-m’en d’abord une, répliqua le

Hodja, et je lui en ferai une autre apres.

XCII. — L'enfant précoce.

On demandaitun jour au filsdu Hodja, en luimontrant une aubergine : — Qu'est ceci ? — C'est un petit veau qui n’a pas encore ouvert les yeux. — Voyez, s'ecrie le Hodja, il a appris cela tout seul, ce n’est pas moi qui le lui ai enseigne !

XCIII. — Entre amis pas de façons.

Une voiture passait un jour, allant a Sivri-Hissar ; le Hodja se disposait aussi a s'y rendre. Il sort alors

tout nu de sa maison, court apres la voi¬ ture, y monte et part avec elle. En s'appro¬ chant de Sivri-Hissar, les conducteurs furent annoncer a toute la ville l'arrivce du Hodja. Les habitants viennent a sa rencontre et le voyant tout nu lui en de¬ mandent la raison. — Je vous aime tant, dit-il, que pour vous venir voir j’ai oublie meme de me vêtir.

XCIV. — Demi-travail, demi-paye.

Par aventure, le Hodja avait attrape la teigne. Il se fît raser et donna un aspre au barbier ; la semaine suivante, celui-ci, apres l’avoir rase, lui présente une glace. — La moitié de ma tete, dit alors le Hodja, est prise de teigne, ne pourrais-tu

te contenter d’un aspre pour deux toi¬ lettes.

XCV. — Danstoute société une dupe.

Un jour, le Hodja s’en va a la peche avec quelques autres ; ils jettent le filet a la mer; le Hodja seprecipite aussitôt dans le filet. — Que fais-tu la ? Hodja, lui dit-on. — Je pensais, dit-il, etre moi-meme lepoisson (c’est-a-dire Vindividu qu'on a voulu attraper dans cette affaire, le din¬ don de la farce).

XCVI. — Les plaisants de vines.

Unjour, les gamins du quartier se di¬ rent les uns aux autres : — Venez, nous allons faire monter le Hodja sur un arbre

et nous lui prendrons ses babouches, lis s'en vont se placer au pied d’un arbre en criant : — Qui pourra y monter ? Le Hodja arrive. — C'est moi qui y monterai, sécrie-t-il. Il releve aussitôt les pans de sa robe dans sa ceinture, place ses babouches dans son sein et se met a grim-

per. - Que feras-tu la haut de tes babou¬ ches? lui crient les enfants. - Peut-etre replique-t-il, y a-t-il par la un chemin tout préparé pour et les, aussi je veux les avoir a ma porte'e.

XCVII. — Cadeau de paysan coûte cher.

Certain paysan arrive un jour chez le

Hodja etlui fait présent d’un lievre On le reçoit avec honneur et prévenance et, du lievre, on fait une soupe. La semaine suivante, le paysan arrive de nouveau - Qui es-tu ? - je suis l’homme qui vous ai apporte un lievre. On laccueille derechef Quelque temps apres, quelques individus se présentent et demandent l’hospitalité - Qui etes-vous ? fit le Hodja. - Nous sommes les voisins de l'homme qui vous a apporte un lievre. Quelques jours se passent et une troupe de gens se présente de meme. Qui etes-vous, demande-t-on au principal d’entre-eux ? — Nous sommeslesvoisins des voisins de l'homme qui vous a apporte un lievre. — Soyez les bienvenus. Le Hodja place bientôt devant chacun une tasse pleine d’eau claire. — C'est un niais, se dirent-ils a l'aspect d’un

mets si nouveau. — Ceci, dit le Hodja, est la sauce de la sauce du lievre.

XCVIII. — Leçon peu prisée.

Certain jour, le Hodja, en labourant son champ, trouve une tortue. Illaprend, lui passe une ficelle autour du cou et l'ac¬ croche a sa ceinture. La tortue s'agitait et se démenait. — Calme-toi, dit le Hodja, tu apprendras ainsi a labourer un champ.

XCIX. — Un fiance peu galant.

Un jour, le Hodja se marie ; il adresse des invitations, les voisins arrivent, com¬ mencent a manger et oublient d'appeler le Hodja. Celui-ci se fâche. —N’avez-vous

pas bientôt fini? s'ecrie-t-il. — lis sortent et cherchent le Hodja sans le trouver; ils se mettent alors sur ses traces et finissentpar le découvrir. — Hola, lui crient-ils, ar-

rive done, ou t'en vas-tu ainsi ? — Que celui, repond-il, qui a pris part au ban¬ quet entre dans la chambre nuptiale.

C. — Le cavalier brouillon.

Un jour, le Hodja s’en futa la ville avec une caravane; tous s’arrêtent en certain endroit et attachent leurs chevaux. Le lendemain matin, le Hodja ne retrouve point son cheval, afin de pouvoir le dis¬

tinguer parmi les autres. Aussitôt il prend son arc et sa fléché et s’ecrie : — Cavaliers, j’ai perdu moncheval! Chacun se met a rire et prend son cheval. Cela fait, le Hodja ne tarde pas a reconnaître le sien, reste seul. D’une main, il saisit l’etrier, y met le pied droit et se trouve en selle, la face tournée du cote de la croupe.

— Hola, Hodja ! lui crie-t-on, pourquoi montes-tu à l’envers? — Je ne suis pas monte a rebours, repond-il, puisque je suis du cote où le cheval respire.

CI. — La sueur de nègre.

Un des eleves du Hodja était negre ; il se nommait Hammad. Un jour il était tombe de l’encre sur le Hodja. — Qu’est

ceci? lui demande-t-on. — Notre Ham¬ mad, dit-il, se trouvait en retard pour ar¬ river a la leçon, a force de courir il a eu chaud et sa sueur est tombée sur moi.

CIL — Tout nom n’est pas bon a donner.

Le Hodja monte un jour en chaire : — Musulmans, écoutez, l’avis que je vous donne : faites attention, s’il vous survient des enfants, de ne pas leur donner le nom de.Eioup (Job). — Pourquoi?lui dit-on.

— Parce que le peuple, en prononçant ce nom, dit Eip (cordes). — C’est un nom qui sent la corde, dirait-on en français.

CIII. — L’ablution incomplète.

Un jour, au moment de commencer la pnere, l’eau manque au Hodja pour com¬ pléter ses ablutions. Il se met en oraison

une jambe en l’air, a la maniéré de l'oie'

- Que fais-tu la? lui dit-on. - Cette jambe, repondit-il, n’a pas eu d’ablution.

CIV. - Dans l’obscurité on ne distingue rien.

Quelqu'un vint un jour prendre loge- mentchez le Hodja. Lanuit arrivée, il se couche et, un moment apres, souffle la chandelle. — La chandelle eteinte est a ta droite, dit le voyageur, passe-la-moi qui l’allume. - Es-tu fou? répliqué le

Hodja. Comment connaitrais-je ma droite dans l’obscurité ?

CV. — Le chevreau devenu bouc.

Sous quelle constellation es-tu ne ? de¬ mandait-on un jour au Hodja, — Sous la constellation du bouc. — Mais, Hodja, il n'y en a point de ce nom. — Quand j’e- tais alors enfant, replique-t-il, ma mere me fît croire que c'était ma constellation et quelle était alors nouvelle. — La nou¬ velle n'est pas celle du bouc, mais bien celle du chevreau. — Imbéciles ! il y a quarante ou cinquante ans de cela, le che¬ vreau n'est-il point devenu bouc ?

CVI. — L'oreille d'un ennemi est fermée

aux meilleurs avis.

Pendant que le Hodja était Hathib (celui qui recite le Houthbe ou priere publique pour le souverain), il eut une dispute avec le sou-bachi (sorte de magis¬ tral municipal dans les petits endroits).

Sur ces entrefaites le sou-bachi mourut.

Le moment de l'enterrement venu, on alia trouver le Hodja : — Viens, effendi, lui dit-on, fairel'instruction. — Mais, répon¬ dit celui-ci, ceux qui se disputent avec moi ne prêtent point attention a mes discours. En citant cette expression proverbiale, le Hodja fait allusion aux recommanda¬ tions mortuaires faites au défunt. L 'allo¬ cution sur le corps a, en effet, pour but

principal de préparer le mort arepondre aux questions que lui poseront, une fois place dans le tombeau, le bon et le mau-

vais ange.

CVII. — Un cadi bien attrape.

Deux individus, assis dans une bouti¬ que en face de chez eux, causaient fami¬ lièrement ensemble. Leurs logis se tou¬ chaient. Un chien vint a faire ses ordures au milieu de la rue, en face de leurs mai¬ sons. Un d’eux s'ecrie : — C'est près de chez toi ! — C'est plus près encore de chez toi ; reprend l'autre, aussi est-ce a toi a

l’enlever. — La dispute s'échauffe, ils sen vont au tribunal. Justement le Hodja était venu, ce jour-la, voir le cadi. — Hodja, lui dit celui-ci ironiquement, occupe-toi du procès de ces gens-la. — Votre rue, demande le Hodja aux plaideurs, est-elle un grand chemin ? — Certainement, ré¬ pondit l'un d'eux. — Alors mon avis est, dit le Hodja, que ce ne soit ni toi, ni l’au¬ tre qui ramasse l’objet, mais bien le cadi.

CVIII. — La faute de l’enfant s'impute au pere.

Le veau du Hodja courait un jour, en beuglant, de cote et d’autre. Aussitôt le Hodja saisit son bâton et s'en prend au bceuf. — Pour quelle faute, lui crie-t-on, le frappes-tu done, Hodja? — Toute la

faute est sur lui, repond-il. Comment son veau, ne d’hier, saura-t-il quelque chose s'il ne l'instruit pas?

CIX. — Le berger astronome.

Un jour que le Hodja se rendait a Der bend, il rencontre un berger.

— Es-tu docteur de la loi ? lui demande celui-ci. — Certainement. — Ecoute; j’ai pose une question aux gens cotnme toi; attends un moment que nousfassions une convention : si tu peux me repondre je parlerai, si tu ne peux pas nous ne parle¬ rons pas. — Quelle est ta question ? fit le Hodja. — Des deux lunes qui existent, dit-il, l’une est petite : elle devient grande

comme une roue quinze jours apres, puis elle meurt et disparait. Ensuite une nou¬ velle parait et en fait autant. Que devien¬ nent les vieilles?— Voila vraiment, fit le Hodja, une chose bien difficile. Les vieilles lunes se brisent et on en fait des éclairs. Ne vois-tu pas, quand il tonne, de quelle façon ils brillent, semblables a des epe'es ? - Bravo! s'ecrie le berger, tu es un vrai savant; je suis absolumentde ton avis.

CX. — Une bonne cachette.

Certain jour le Hodja se trouvait seul chez lui. Il fait alors un trou et enfouit la

une petite somme qu'il possédait. Il s'en va ensuite sur sa porte et se dit : Puisque je connais la place je pourrais bien etre le voleur. Il retire alors son argent et l’en¬ terre dans un autre endroit. — Toujours préoccupé cependant, il allait et venait en disant : ce n’est pas encore cela. Une col¬ line se trouvait en face de sa maison, il va couper, dans son jardin, une longue per¬ che, place ses especes dans un petit sac, l'attache au bout de la perche et place celle-ci sur la colline. Il descend ensuite tout en bas et, regardant en haut, s'ecrie : l'homme n’est pas un oiseau, comment pourrait-il atteindre la ? j'ai trouve un bon endroit. Un mauvais sujet Pobservait. Une foisle Hodja éloigné, l’autre monte sur la butte, fait descendre le sac, frotte la per¬ che avec un peu de fiente de bceuf, la re¬

plante ensuite sur le sommet et gagne le large. Peu apres le Hodja se trouve avoir besoin d’argent. Il accourt au bas de la perche, voit qu'il ne lui reste plus rien et qu’apres le bâton se trouvent des traces de fiente de bceuf. — Quoi ! s'ecrie-t-il, j’ai dit qu'aucun homme nepouvait atteindre le haut de cette perche et voila qu'un bceuf y est monte ! C'est la un vrai mira¬ cle! Et,faisant Voraisonfunebre de son argent : la miséricorde de Dieu soit stir lui, dit-il !

CXI. — Invitation promptement acceptée.

Un jour le Hodja s'en retournait chez

lui. Il vint a rencontrer quelques talebs (étudiants). —Messieurs, leur dit-il, ve¬ nez diner chez moi, a la fortune du pot.

— Tres-bien, répliquent les talebs sans se faire prier davantage; ils suiventalors le Hodja et arrivent a sa maison. — Ce¬ lui-ci les invite poliment a entrer et pé¬ nétré ensuite a l'interieuriM harem. — Ma femme, j’amene quelques hôtes, donne-nous la soupière, que nous mangions. — Quels achats et quelles provisions as-tu faits que tu me demandes la soupe ? — Femme, replique-t-il, donne-moi toujours le soupière. — Il la prend et s'en va re¬ trouver ses invites. — Excusez-moi, mes¬ sieurs, leur dit-il, mais s'il y avait eu chez nous du beurre et du riz, je vous aurais présente non-seulement la soupière,

mais encore de la soupe dedans. Cette his¬ toire s'adresse aux gens qui acceptent une invitation sans se faire prier.

CXII. — Un mari en exil.

Un jour le Hodja va se coucher dans son cellier. Sa fille y vient chercher quel¬ que chose et voit son pere couche et ca¬ che sous un grand vaisseau de terre. — He, mon pere, s'ecrie-t-elle, que fais-tu done la ? — Dans la main de ta mere que ne me faut-il pas faire? elle tri oblige mime a irtexilcr.

CXIII. — Leçon donnée a un mendiant.

Certain jour le Hodja, tranquille chez lui, entend quelqu'un frapper a sa porte.

— Que veux-tu?crie-t-il. —Descends, lui dit un mendiant. — Le Hodja descend aussitôt et lui demande ce qu'il veut. —

Je desire une aumône, repond-il. —

Monte avec moi. Une fois le pauvre monte

— Dieu t'assiste, lui dit le Hodja.— Pour¬ quoi, seigneur, ne m'as-tu pas fait cette re’ponse en bas? — Et toi, répliqué le Hodja, pourquoi, pendant que jetais en

haut, m'as-tu oblige a descendre ?

CXIV. - Moyen d’accouchement ignord des sages-femmes.

La femme du Hodja se trouvait en mal d'enfant ; die était sur la sellette depuis un jour ou deux sans pouvoir accoucher. — Seigneur, ne sais-tu pas quelque priere Pour faire sortir cet enfant; crièrent les femmes,del’interieur, au Hodja?— Celui-ci court immédiatement chez lepicier, acheté quelques noix et dit : — Laissez-moi entrer : en versant des noix sous la chaise, l'enfant les verra et sortira pour s'amuser avec.

CXV. — A réponse réponse et demie.

La femme du Hodja voulut un jour lui jouer un tour avec de la soupe. Elle la place devant eux et, par aventure, oublie qu’elle était encore toute chaude, en prend elle-meme une cuilleree et se brûle si Hen le gosier que les larmes lui en viennent aux yeux. — Qu'as-tu, femme, lui de¬ mande le Hodja, la soupe serait-elle trop chaude? — Non, seigneur, replique-t-elle, mais mon pere défunt aimait beaucoup la soupe, cela m'est revenu en mémoire ; voila pourquoi j’ai pleure. Le Hodja la croit, avale une cuilleree du potage, se brûle le gosier et commence a pleurer. — Qu'as-tu done, lui dit sa femme ? — Je m'afflige, dit-il, de ce que ta maudite mere, en mourant, ne fa pas emmenee avec elle.

CXVI. — Plaisantes conséquences d’un sennon.

Un jour la femme du Hodja s'en va en¬ tendre un sennon. A son retour son mari lui demande ce qu'a dit le prédicateur. — Si quelqu'un remplit le devoir de mariage envers son conjoint, a-t-il dit, le Dieu Très-Haut lui bâtit un pavilion en para¬ dis, il leur enconstruit a tous. — Viens,dit

aussitôt le Hodja, que nous bâtissions un pavilion en paradis, lis s'en vont ensem¬ ble et, un moment apres, sa femme lui dit : Tu t'es bâti une maison, batis-m’en une maintenant. - Cela test bien facile, a

dit le Hodja! Calme-toi! Vou-
drais-tu done une maison pour chacun
des membres de la famiile et fâcher le
maître architecte! Va, une seule suffira
bien pour nous deux.

CXVII. — Les visiteurs importuns.

Le Hodia rencontre un jour une troupe
d'étudiants en théologie. — Venez, s'il
vous plait chez moi, leur dit-il. -Une
fois arrivé devant chez lui, il les prie
d'attendre un instant pendant qu'il va en¬
trer. Il pénétré a l'interieur. Femme,
es-tu la ? s'ecrie-t-il. Debarrasse-moi done
de ces gens-ci. - Elle se montre et dit : —
Le Hodja n'est pas rentré. — Il est rentré
répliquent les etudiants. La-dessus ils
se mettent a disputer. Cependant le

Hodja, retire dans les appartements supé¬ rieurs, met la tete a la fenetre. — Hé messieurs, crie-t-il, pourquoi vous echauf- fez-vous ainsi; cette maison a peut-etre deux portes; il a pu sortir par l'autre et ne point rentrer.

CXVIII. — Un père a la main heureuse.

Certain jour un fils naquit au Hodja.

— Coupe-lui toi-meme le nombril, lui dit-on, car ta main porte chance. — Tres- bien, fit le Hodja. Il tire le nombril, ar¬ rache tout et laisse un trou a la place. — He ! seigneur, que fais-tu done la? s'ecrie- t-on. — S’il n’a pas de trou ailleurs, re- plique-t-il, il en aura un la.

CXIX. — Tel fils, tel pere.

Je sais comment tu es venu au monde,

disait a son pere le fils du Hodja. — De

quoi parles-tu la ? dit la mere en se fa-

chant. — Tu t'embrouilles, ma femme,

dit le Hodja, pour quelle raisonce garqon,

qui est intelligent, ignorerait-il cela ?

CXX. — Réclamation évitée.

Un jour le cadi de Sivri-Hissar était couché,
ivre, dans une vigne le Hodja se

trouvait le même jour à la promenade avec son
amad (élève-secrétaire). Il a arrive

jusque-là, voit le cadi ivre, lui prend son
feradjé (manteau), s'en couvre les épaules

et s'éloigne. Le cadi s'évéille et s'aperçoit de la disparition de son manteau. A son

retour il recommande l'affaire aux huissiers du tribunal. Ceux-ci aperçoivent objet

sur le dos du Hodja, saissisent celui-ci et l’amènent devant le cadi. - Hé Hodja, lui

dit ce juge, où as-tu trouvé ce manteau ? — J étais à la promenade avec mon

arnad, répond celui-ci, à certainment il aperçut un grand ivre, étendu le derrière

ouvert. Mon amad en usa deux et avec lui à son plaisir, puis je pri ce feradje et

m’en couvris. S’il est à toi prends-le. — Va s'écrie le cadi, ce n’est point le mien.

CXXI. — Un mort loquace.

Un jour le Hodja, etendu sur le bord

de la riviere pour dormir, ressemblait as¬

sez, par son immobilité, a un mort. Un

passant survient. Est-ce que par hasard tu

saurais oil est le gue de cette riviere? lui

demande-t-il. — Quand je vivais, répond le Hodja, je passaisde ce cote, maintenant je n’ai plus a m’occuper de la situation du gue.

CXXII. — Le barbier maladroit.

Le Hodja se faisait raser un jour parun barbier novice qui lui entamait la tete a chaque coup de rasoir et collait du coton sur la coupure. — He ! l’ami, dit alors le Hodja au barbier, si tu dois semer du co¬ ton sur la moitié de ma tete, je m'en vais semer du lin sur le reste. (Allusion aux bandelettes de toile a mettre sur des allu¬ sions plus fortes que les écorchures du rasoir, pansees simplement avec de la ouate.)

CXXIII. — Naiveté d’un faux témoin.

Un jour des gens emmenaient le Hodja pour servirdetemoin. lis arrivent chez e cad. et celui-ci, s'adressant au Hodja et lui dit : -Il s'agit de blé dans ce procès - Cest au sujet d'orge, répliqué le Hodja que jai a témoigner. -Mais c'est du blé, lui insinuent ses compagnons - Ignorants que vous etes, s'ecrie le Hodja du moment qu'il s'agit de mentir, qu'im porte que ce soit a propos d’orge ou de blé ?

CXXIV. _ La lune tiree du puits.

Un jour le Hodja s'enva tirer de l’eau

au puits : il y voit l’image de la lune

comme si elle y fut tombée. - Il faut

s'ecrie-t-il, la tirer de la sans retard - Il

prend alors une corde munie d’un crochet

et la lance dans le puits. Elle s'accroche a

une pierre, il tire, la corde cede, il tombe

a la renverse et aperçoit alors la lune au

ciel. — Dieu soit loué et remercié, s'ecrie-

t-il, je me suis donné du mal, mais au

moins la lune est remise a sa place.

CXXV. — Le rossignol novice.

Un jour le Hodja était monte sur un abricotier,
dans le jardin de quelqu’un

quand le proprietaire survint. — Que fais-

tu la? s'ecrie celui-ci. — He! ne vois-tu pas ? répliqué le Hodja, que je suis un ros¬ signol ; je chante. — Eh bien ! dit l'autre, chante done, je t'ecoute. Le Hodja com¬ mence a chanter. — Quel gazouillement, fit le jardinier éclatant de rire! — C'est comme cela, répliqué le Hodja, que chante un rossignol novice.

CXXVI. — Conclusion.

On voit ainsi que le Hodja était ins¬ truit dans chaque science et initie a toutes les finesses. Il instruisait de ses leçons tous ceux qui Pen priaient. Quelquefois ses discours restaient incompréhensibles

car, pendant ses instructions, Dieu l’ins¬ pirait et le comblait de révélations ; c'était vraiment un sage. Lamisericordedu Sei¬ gneur soit sur lui, la miséricorde et la pro¬ tection.

FIN.